

# L'art aborigène en ad

Au sein d'un hôpital de jour d'addictologie, un atelier d'art propose aux patients de réaliser une œuvre collective qui emprunte à la technique du dot-painting des aborigènes. Christine, la soixantaine, y participe pour consolider son abstinence et tracer son chemin sans alcool.

■ Infirmière depuis une dizaine d'années, et diplômée des Beaux-Arts, je tente de penser le soin selon cette double perspective. Dans les différents services où j'ai exercé en intra et extra-hospitalier, j'ai donc proposé des ateliers de médiation artistique pour permettre aux patients de reprendre confiance en leurs capacités en exprimant leur créativité.

## CADRE ET OBJECTIFS DE L'ATELIER

Depuis cinq ans, j'anime un atelier d'art dans un hôpital de jour d'addictologie hospitalière. Avant mon arrivée, l'activité était animée par un intervenant extérieur avec une présence infirmière. Prenant la suite, j'ai repensé l'atelier en axant ma pratique sur les problématiques d'intériorité liées à la dépendance.

Au sein de la structure, certaines activités de groupe sont destinées aux patients qui veulent consolider leur abstinence aux substances psychoactives (groupe



© Adobe Stock - Rafael Ben-Ari.

**Magali BRETAUD**

Infirmière, Hôpital de jour d'addictologie,  
CH Montperrin (Aix-en-Provence).

# dictologie



de parole, médiation corporelle et culturelle...). Il s'agit majoritairement de dépendance à l'alcool. Cette addiction entraîne une désadaptation de la personne à son environnement qui impacte toutes les facettes de son existence : difficultés physiques, psychologiques, familiales, conjugales, sociales, financières, judiciaires... La confiance en soi et les capacités à faire face sont gravement altérées.

L'atelier d'art fonctionne comme un groupe ouvert qui accueille entre huit et douze patients, sur prescription du psychiatre addictologue référent. Inscrite au planning, la séance hebdomadaire, de deux heures, se déroule dans une salle polyvalente. Cet atelier offre aux participants un espace pour renouer avec leur intériorité par la créativité. Il s'agit de stimuler le plaisir de faire et la sociabilité, très altérées par les substances psychoactives et qui sont ensuite très difficiles à restaurer après le sevrage. Pendant l'activité, le patient s'approprié une place au sein du groupe où il

réapprend le « vivre ensemble ». L'atelier ouvre ainsi selon Winnicott (1969), un « *espace intermédiaire d'expérience* », où la créativité permet d'expérimenter d'autres façons d'être au monde et de s'y adapter. Divers médiums artistiques sont proposés pour que chacun accède à la satisfaction de créer et de partager. Pratiquer une activité artistique permet ainsi d'apprendre à s'exprimer différemment, à créer du lien social, à restaurer sa confiance en soi, à s'ouvrir à la culture et à l'altérité...

Le travail s'appuie sur des thèmes, en lien avec des événements (journée sans tabac par exemple), des expositions, le rythme des saisons, ou des envies particulières exprimées par les participants... Le groupe réalise une œuvre collective, à la manière d'un patchwork, chacun y apportant sa contribution. En produisant ainsi, le sujet s'expose au regard de l'autre et réciproquement, ce qui permet de valoriser chacun pour sa participation à l'œuvre commune, avec sa capacité de création, nourrie par celle des autres.

Le soutien du cadre et du groupe rend moins prégnante « l'angoisse de la feuille blanche ».

### LE TEMPS DU RÊVE

Pour animer un atelier d'art, et susciter « l'envie de faire » chez les usagers, il faut soi-même être curieux, lire, sortir, voir des expositions pour proposer des thèmes originaux. C'est dans cette optique que j'ai « rencontré » l'art aborigène en 2011 au musée des Confluences à Lyon. *Le Chemin du rêve étoilé* est une œuvre monumentale (5 mètres de longueur par 1,20 de hauteur) qui m'a beaucoup émue. Sans encadrement, elle produit une impression de mouvement et de mystère. Ses motifs épurés tracent des sentiers dans la toile, comme autant de chemins d'existence. Cette œuvre puissante semble sans limite et invite au voyage.

Pour réaliser ces créations collectives où l'individualité de chaque artiste transparait, les aborigènes travaillent ensemble sur une même surface. Ils s'organisent autour d'une toile posée au centre du groupe de peintres, où chacun trace son récit. Empli de symboles, cet art ancestral est profondément ancré dans la culture et s'exprime sous forme de tatouages, gravures et peintures rupestres qui portent la mémoire du peuple aborigène (figuration d'événements, de lieux...). Au xx<sup>e</sup> siècle, cet art très graphique rencontre un vif succès partout dans le monde. Afin de ne pas divulguer certains éléments de leur histoire, les artistes ont développé une technique pointilliste : « le *dot-painting* » (« *dot* » signifie « point » en anglais.). Les points de peinture sont réalisés avec des bâtonnets, et apposés de façon très serrée sans jamais se toucher. Cette technique de saturation de l'espace permet de dissimuler les symboles sacrés des rites ancestraux aux non-initiés, mais aussi de créer du volume, et d'apporter un aspect hypnotique à l'œuvre (voir encadré ci-contre).

La notion du « temps du rêve » (« *dreaming* ») est particulière pour les aborigènes : elle exprime l'idée d'une énergie vitale à l'origine de la création du monde, d'un ordre physique et spirituel primordial qui régit l'univers. L'être qui naît sur ce « lieu de passage » qu'est la terre, s'y épanouit en créant son propre chemin. *Le Chemin du rêve étoilé*, qui a servi de support et d'inspiration pour notre travail d'atelier, fait ainsi référence aux forces

### À propos de l'art aborigène contemporain

La peinture aborigène contemporaine s'est fait connaître dans les années 1970 grâce à des peintres aborigènes nés dans le désert central qui ont décidé de peindre sur des surfaces planes des représentations des légendes sacrées (ou « Jukurrpa ») de leurs peuples. Dès le départ, ces artistes ont employé un style pointilliste.

#### • Le dot painting

*« La plupart des motifs sont tracés au moyen de lignes de pointillés (dots en anglais) sur un fond plus sombre, lui aussi constitué de pointillés qui laissent voir, par transparence, un à-plat opaque. On trouve l'origine du point aussi bien dans la peinture sur sable, la décoration corporelle, que sur les gravures rupestres poinçonnées. Le pointillisme moderne s'est généralisé dans toutes les communautés artistiques du désert. Peut-être parce que c'est un élément graphique adapté à la toile et à la peinture acrylique. Sans doute aussi parce que le point permet le scintillement, la recréation de la lumière. Pourtant, des peintres aborigènes d'autres régions l'emploient également.*

*Avec les points, les artistes tracent des lignes ou des contours. Les points ne se mélangent jamais, mais se suivent, serrés. L'artiste alterne différentes couleurs pour renforcer sa ligne, sans les mélanger. Cette démarche technique et esthétique des maîtres du désert ne s'est jamais appuyée sur des bases théoriques, comme celles sur le contraste et la lumière, qui influencèrent les impressionnistes et les pointillistes, en France, au xix<sup>e</sup> siècle. Mais sur le plan esthétique, on arrive au même résultat de vibration, de profondeur et d'énergie.*

*Le dot painting a une double fonction : esthétique et rituelle. Le pointillisme permet de saturer l'espace total de la toile, remplissant les creux et les espaces vides, densifiant le décor en créant un fond neigeux, très serré. Ce traitement permet de recréer et d'incarner les paysages, la géologie et la végétation. Les fonds sont de couleurs variées, signifiant et incarnant un type de paysage (dunes, rochers) ou une végétation particulière. La couche sous-jacente, souvent noire, transparait entre les motifs. Cela crée un effet de volume. (...)*

*Au début du mouvement artistique, les artistes étaient des hommes de savoir, des grands initiés. Lorsqu'ils se rendirent compte que leurs récits sacrés seraient exposés à des non-initiés, certains utilisèrent cette technique pour cacher certaines parties du récit ou, au contraire, par transparence, les révéler de façon dynamique, magique, comme les métaphores chez les poètes symbolistes. »*

• **Source : La peinture aborigène, Stéphane Jacob, Maïa Ponsonnet, Pierre Grundmann, Scala eds nouvelles, Col Sentiers d'art, 2012. Voir aussi [www.artsaustralie.com](http://www.artsaustralie.com)**

de vie mystérieuses et communes qui gouvernent le vivant, et à l'histoire de chacun en tant qu'être humain.

## CHEMIN DE VIE

Chez les patients dépendants, l'idée d'un chemin de vie comportant des bifurcations et des passages en pointillé résonne

Dans cet travail collectif, le « chemin de rêve » fait l'analogie avec le temps de l'alcoolisation. Une métaphore s'établit entre l'ivresse (« état modifié de conscience ») et « le temps du rêve » des aborigènes, expérience constructive. Ce « chemin de vie » est la projection du soi sans toxique, liée au présent et au futur. Il est à tracer

sont concentrés sur les couleurs, les formes et l'harmonie de l'ensemble.

– **La fin de chaque séance** a été marquée par un moment de partage sur le ressenti de chacun. Ainsi la trace laissée sur le papier a pris toute son importance et sa richesse. Le support papier a été accroché au mur pour que chacun puisse avoir une



**Ce « chemin de vie » est la projection du soi sans toxique, liée au présent et au futur. Il est à tracer avec ses marques, laissées comme des cicatrices, sortes de tatouages psychocorporels des addictions. »**

fort. Presque « naturellement », le thème « chemin de rêve, chemin de vie » est donc inscrit au programme de l'atelier. Nous allons utiliser la gestuelle et la symbolique aborigène pour réaliser une fresque, qui évoquera le parcours de chacun et l'inscrira dans un tout. Pour le groupe, il s'agit de tracer ce chemin comme une signature. Mieux, une empreinte digitale qui ferait écho aux groupes de parole quotidiens, où les participants livrent leurs ressentis, leurs difficultés et évoquent leur place dans la société, leur famille et au travail. Comment retracer son parcours avec le produit et envisager sa vie sans lui?... Tel est le défi pour les participants de l'atelier. Le processus autobiographique et le fait de « laisser une trace » quelque part, de chercher à se raconter différemment après le sevrage, visent à restaurer une temporalité perturbée par les toxiques. Dans la structure de jour d'addictologie, l'autobiographie écrite fait partie des soins proposés pour mettre des mots sur le vécu, réinvestir l'histoire de vie mais aussi élaborer et réintroduire une temporalité. « *Être comme sujet, traversé par le temps (en tant qu'individu ayant son histoire, en tant que chaînon dans les générations) c'est peut-être ce qui pourrait définir le processus thérapeutique* », écrit le psychiatre addictologue J.-P. Descombey (1994). Dans ce projet artistique, si l'histoire de vie liée au toxique est inscrite comme une cicatrice-tatouage, elle est aussi dépassée, « transcendée » grâce au fait de se projeter dans l'avenir sans lui. L'art aborigène mêle et relie passé et présent. D'où son impact et son intérêt thérapeutique chez les patients alcooliques dont la relation au temps est altérée (apprendre à vivre sans substances nécessite un « travail de deuil » et une reconstruction).

avec ses marques, laissées comme des cicatrices, sorte de tatouages psychocorporels des addictions. Pour le penser (panser) sans alcool, il faut identifier ce qui a déjà changé positivement, et que ces stigmates ne soit plus douloureux.

## LE DÉROULEMENT DES SÉANCES

La réalisation de cette fresque collective a duré trois mois. Douze patients y ont contribué, en fonction de leur présence dans l'établissement au fil des séances et de leur parcours de soin.

– **Trois séances préparatoires** ont été nécessaires pour présenter l'art aborigène à partir d'un diaporama d'œuvres et de photos d'artistes en train de peindre. Puis, pour favoriser le travail d'élaboration, plusieurs exemples de motifs aborigènes imprimés (et leurs significations) ont été disposés sur des tables.

– **En parallèle**, les participants ont réfléchi à leur propre histoire, à leur singularité, en s'enrichissant des échanges du groupe. Ils ont dans un premier temps commencé à « tracer » leur parcours sur des papiers brouillons. Ces interactions et la bienveillance du groupe ont permis une expression optimale sans complexe, ni angoisse.

– Enfin, **le travail collectif a été réalisé** sur une grande feuille de papier (2,60 m x 1,60 m). Grâce aux esquisses faites en amont, suivant la forme de leur chemin de vie par rapport à celui des autres, chacun a pu définir son propre espace. Certains tracés se sont matérialisés de manière linéaire, d'autres de façon arrondie ou en spirale. Le support papier déroulé sur des tables jointes les unes aux autres, les participants se sont répartis leurs espaces individuels de peinture et les places assises.

Comme des artistes aborigènes, ils ont ainsi travaillé de concert autour de ce support géant. Durant les séances, les échanges se

vue d'ensemble de son travail pictural et de celui des autres.

Le but de l'atelier était de faire en sorte qu'avec un cadre rassurant et une temporalité propice à l'introspection, la singularité de chacun puisse s'exprimer en confiance. Cette intériorité, qui ne pouvait plus se constituer sous l'emprise de l'alcool et où le temps restait figé, a pu reprendre sa consistance. En soutenant et favorisant le processus thérapeutique la créativité a permis de réintégrer le temps dans la vie psychique, d'être à ce que l'on fait à l'instant présent, de retrouver le fil de sa vie, de son histoire pour imaginer son avenir sans recours aux toxiques.

Les espaces colorés se sont progressivement épanouis sur la feuille, comme un patchwork de sentiers individuels constituant une œuvre commune unique. Quatre patients ont commencé un travail qu'ils n'ont pu finir, mais leur emplacement a été conservé et reste disponible pour qu'ils puissent continuer, même si le groupe traite aujourd'hui un autre sujet.

## « JE SUIS NÉE ALCOOLIQUE »

À la présentation du thème, l'appréhension des participants est perceptible : « *En serai-je capable ?* », exprime Christine devant le groupe. Découvrir une culture si éloignée de la nôtre et s'approprier une symbolique pour parler de soi est bien loin d'une démarche spontanée. Mais justement ! Passé un premier moment de doute, les croquis apparaissent au brouillon, les feuilles se couvrent de tentatives variées. Les exemples de symboles aborigènes alimentent la créativité de chaque participant.

Christine se saisit de plusieurs motifs mais en crée également de nouveaux. Son travail d'élaboration est laborieux et son

parcours avec l'alcool prend beaucoup de place... Lorsqu'elle aborde cette aventure picturale, Christine, la soixantaine, est abstinente. Revenons sur son parcours.

– Suivie par notre service depuis 1993, Christine dépendante à l'alcool a été hospitalisée pour de nombreuses rechutes. – Elle est la cadette d'une famille de trois enfants. Les « *troubles d'utilisation de l'alcool* » (selon les termes du DSM-5) concernaient déjà son père et ses grands-parents. « *Je pense que je suis née alcoolique* », dit-elle dans les groupes de parole.

– À 19 ans, jeune ingénieure diplômée, elle quitte sa famille et sa région natale, la Bretagne, pour travailler à Paris. Un an plus tard, elle y rencontre son mari et ils s'installent rapidement ensemble. Par la suite, ils sont mutés dans notre région.

– Rapidement mère de trois enfants, Christine concilie difficilement vie familiale et travail : elle aurait voulu rester à la maison s'occuper de ses enfants, ce qui n'était pas possible financièrement.

– L'alcool fait partie des habitudes du couple : les apéritifs et la consommation de vin à table se font de plus en plus importants au fil des années. À 36 ans, Christine se rend compte que l'alcool autrefois « festif » est aujourd'hui un problème car elle ne contrôle plus ses consommations.

– La dépendance est bien là avec son cortège de complications : problèmes familiaux et somatiques (surpoids, tabagie...), mésusage de médicaments, dépendance aux benzodiazépines, dépression et tentative de suicide.

– Christine commence alors un parcours de soin chaotique. Avant cette dernière prise en charge, sa sobriété restait fluctuante. Les périodes d'abstinences se raccourcissaient et sa confiance en elle en était fortement impactées.

Christine réalise de multiples brouillons pour retranscrire son parcours. Elle dessine d'abord un long tracé linéaire sur lequel son mari apparaît omniprésent,

tantôt protecteur, tantôt persécuteur. Christine le symbolise par le bouclier (un arc de cercle) qu'elle agrandit pour couvrir le dessin de sa propre silhouette : « *Là c'est moi allongée sur le canapé, ivre, dans les vapes et mon mari me protège des autres.* » Cette image d'elle assommée par l'alcool, alors que sa vie familiale (qu'elle chérissait tant) se déroule sans elle, reste marquée par la culpabilité : « *J'étais là physiquement mais absente en pensées.* »

Au cours d'une séance suivante, Christine déconstruit ce chemin linéaire (un sentier tout droit) pour l'organiser en deux spirales liées l'une à l'autre (imaginez deux coquilles d'escargots l'une sur l'autre...). La première évoque son chemin d'ivresse sous toxique et englobe sa naissance ; la seconde sa vie d'abstinente, dans laquelle elle a recouvré ses capacités.

Placé en bas de sa feuille, son chemin d'ivresse, jalonné d'écueils et de tensions, laisse place à un chemin de vie, placé en hauteur, étayé par sa famille, ses petits-enfants notamment qui gravitent autour de sa silhouette debout. « *Cette deuxième spirale est mon éveil spirituel* », confie-t-elle au groupe. Christine y décrit la reprise de la confiance en elle : elle continue à se former, peint dans son atelier ; s'intéresse à de nombreuses choses et s'occupe beaucoup de ses petits-enfants... Tous les symboles aborigènes de trace, union, communication, regard... sont utilisés. Elle en invente aussi afin de représenter au mieux « cette renaissance ». Ses dessins témoignent de sa créativité déployée au quotidien pour faire le deuil de l'alcool et inventer sa vie autrement.

Pour réaliser en peinture son tracé, Christine opte pour le camouflage intégral de ses symboles avec une technique qu'elle invente et développe à l'atelier : une superposition d'aplats de couleur en large touche : « *Les points, c'est pas mon truc mais le résultat est le même : j'ai caché mon âme aux non-initiés!* »

### UNE ŒUVRE TOUJOURS EN COURS...

Cette œuvre communautaire, traversée de sentiments et intégrant l'histoire de chacun, a permis de se raconter autrement. L'application du modèle autobiographique aborigène à l'atelier d'art a permis de remettre le Chronos (le temps vécu, la chronologie) à la place du Kaïros (le moment propice à l'impulsion) qui régit la vie des personnes dépendantes. L'œuvre colorée atteste de ce cheminement difficile de projection sans le produit. D'un commun accord, chacun pourra poursuivre l'œuvre quand il le souhaite, en y intégrant de nouveaux événements marquants, les rechutes le cas échéant. Un patient qui vient de réintégrer la structure après une période de rechute est en effet rassuré de savoir que son espace n'a pas été touché : « *Je pourrai le continuer* ». Christine, quant à elle, entame sa cinquième année d'abstinence.

Cette fresque évolutive est exposée dans le hall de la structure, lieu de passage et de vie institutionnelle, permettant aux artistes de partager leur aventure artistique et une autre visions de leur parcours.

### BIBLIOGRAPHIE

- *Aborigènes, Collections australiennes contemporaines du Musée des Confluences (Lyon), Catalogue de l'exposition, Fage éditions, 2011.*
- *JP Descombey, Précis d'alcoologie clinique, Dunod, Paris, 1994.*
- *Erick Jean-Daniel Sigaini, Le temps vécu par le sujet alcoolique a-t-il un sens?, Connaissances et savoirs, 2007.*
- *Henri Gomez, Guide de l'accompagnement des personnes en difficulté avec l'alcool, Dunod*
- *Winnicott (D. W.), Les objets transitionnels, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2010 (comprend notamment « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels » publié initialement in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, p. 109-125, Payot, 1969).*

**Résumé :** Dans une unité d'addictologie, une infirmière propose une médiation artistique appuyée sur l'art aborigène. Participant à une grande fresque, le patient est amené à retracer symboliquement son parcours avec la substance psychoactive et à se projeter dans un futur d'abstinence.

**Mots-clés :** Addictologie – Alcoolisme – Art – Atelier thérapeutique – Bénéfice thérapeutique – Cas clinique – Créativité – Lien social – Médiation thérapeutique – Métaphore – Récit de vie – Rêve.